

L'interview de la famille Skakun

Max Kohn

J'ai eu l'occasion d'interviewer à New York le 22 décembre 2008 la famille Skakun, le père, Joseph, la mère, Sylvia et le fils, Michael (Haïm), dans une des interviews les plus éprouvantes que j'ai faite.

Michael Skakun¹ est écrivain, traducteur et consultant au « United States Holocaust Memorial ». Né à Jaffa, il a vécu aux États-Unis où il a étudié avec le critique Alfred Kazan et a participé à l'organisation des commémorations en l'honneur de Sir Isaiah Berlin et Octavio Paz. Il vit actuellement à New York.

Novogrudok, Pologne, décembre 1941, Joseph Skakun, jeune étudiant juif, a le sens de la survie chevillé au corps. Pour échapper aux nazis, il adopte une identité chrétienne d'abord, puis musulmane. De son pays natal à Berlin, il entame alors une folle course contre la mort qui le contraint à s'enfoncer toujours plus loin dans la gueule du loup, jusqu'à se faire engager dans les Waffen SS. Avec beaucoup de pudeur, Michael Skakun rend un vibrant hommage à son père dont l'histoire a hanté toute son enfance.

Le livre de Michael Skakun est à la fois un témoignage historique sur une aventure exceptionnelle pendant la Shoah et une source de réflexion sur la problématique de cette période : jusqu'où peut-on aller pour sauver sa vie ? La mémoire de Joseph Skakun est portée par son fils écrivain à travers ce livre sous-titré *A Son's Memoir* (littéralement : les Mémoires d'un fils).

Tout au long du livre, le père explique à son fils pourquoi il a failli être du côté des bourreaux alors qu'il était au départ du côté des victimes. Jusqu'où peut-on aller pour sauver sa vie ? En changeant tout d'abord d'identité : au début du livre, un dignitaire SS appelle Joseph par un

¹ Skakun, Michael, *Vivre et c'est tout* ; traduit de l'américain par Viviane Mikhalkov ; préface de Marek Halter, Paris, Robert Laffont, 2006.

Titre original : *On burning ground. A Son's Memoir*, St. Martin's Press, New York, 1999.

autre nom (Stefan Osmanov). C'est ce nom que Joseph a emprunté pour survivre pendant la guerre, lui qui est pourtant un élève d'une école talmudique réputée dans la ville de Novogrudek (Navaredok en yiddish) célèbre pour ses écoles talmudiques. Adam Mickiewicz y est né et de nombreux grands rabbi.

Joseph Skakun se fait donc passer pour Stefan Osmanov et au cours d'une conversation quelqu'un lui fait remarquer qu'il a vraiment l'air d'un non-Juif : il est blond aux yeux bleus. Il pense alors qu'il lui serait facile de cacher sa véritable identité juive en adoptant une nouvelle. Il décide alors de se faire passer pour un étudiant lituanien de la ville de Sorok Tatal. Évidemment il y avait d'autres Juifs blonds aux yeux bleus mais de là à jouer de ces traits physiques pour échapper à son destin... Dans le partage entre bourreaux et victimes il y a des Juifs qui ont collaboré avec le régime nazi, en particulier les kapos dans les camps nazis. Aussi, la frontière entre les deux n'est pas si simple à appréhender.

L'itinéraire de Joseph Skakun est exemplaire de ce point de vue. En effet, cette fausse identité musulmane et lituanienne va lui permettre d'échapper au pire avec à chaque fois la crainte qu'on le reconnaisse et qu'on le conduise à la mort. Tout au long du livre, le lecteur a cette impression de danger permanent, lié à l'usurpation d'une identité : Joseph Skakun se met donc dans une situation de très grande insécurité. Jusqu'où peut-on aller dans ce genre de situation ? Le livre se termine par l'évocation de l'Inquisition en Espagne et de la place des marranes. C'est une chose de faire semblant de se convertir et de pratiquer le judaïsme secrètement et c'en est une autre de passer éternellement de l'autre côté. Donc il y a un moment où, après un concours de circonstances, Joseph Skakun se retrouve à pouvoir endosser l'uniforme SS avant la fin de la guerre, ce qui lui permet d'échapper à ce qu'il y a probablement de plus tragique. C'est ainsi qu'il échappe au destin du camp de concentration.

Le livre est très intéressant du point de vue de l'histoire de la Shoah, de la situation extrême dans laquelle des sujets se sont trouvés. L'auteur présente son père comme un homme qui n'avait plus de vie devant lui mais seulement une destination indéterminée qui le hantait, jusqu'au point où l'irréparable aurait pu être commis.

Peut-on juger Joseph Skakun, de notre place ? S'est-il contenté de sauver sa vie ou a-t-il suivi au fond ce que l'école talmudique lui enseignait par rapport à la sagesse de la tradition ? Cette question reste ouverte.

La place de ce livre se situe entre l'auteur et son père tandis que sa mère est très absente. Même si son père a une liaison avec une femme non juive et qu'à la fin du livre il est question de l'amour entre son père et sa mère, celle-ci reste très absente dans tout le texte.

La question qui reste après la lecture de ce livre bouleversant, c'est celle de savoir s'il y a chez Joseph Skakun une intention de faire du mal à son peuple. La question est catégorique : absolument pas ! Et pourtant, il s'en est fallu de peu pour que l'histoire ne le rattrape et qu'il ne se retrouve dans la situation du bourreau. Le partage entre les victimes et les bourreaux est fragile dans une situation comme celle de la Shoah.

J'aimerais conclure sur ce que dit Antoine Volodine² dans *Des anges mineurs*, Paris, Éditions du Seuil, 1999, p. 84 : « Il savait que les mots blessent les survivants et irritent ceux qui n'ont pas survécu, que les images se partagent mal, que tout discours sur l'ailleurs passe pour une vanité ou pour une jérémiade. »

Max Kohn

² Volodine, Antoine, *Des anges mineurs*, Paris, Éditions du Seuil, 1999, p. 84